

« Plonger l'âme dans l'humidité »
Aux hommes de bonne volonté

Ludovic Fouquet

Numéro 97 (4), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fouquet, L. (2000). « Plonger l'âme dans l'humidité » : *Aux hommes de bonne volonté*. *Jeu*, (97), 101–102.

« Plonger l'âme dans l'humidité »

L'Aktéon Théâtre, petite scène parisienne sous l'égide nouvelle de Michel Laliberté, a proposé en mai un festival rare à Paris : « le Québec à l'Aktéon ». Pas moins de sept spectacles, de compagnies françaises essentiellement, ont permis de découvrir des textes de Garneau (*Quatre à quatre*), Tremblay (*Hosanna*), Bouchard (*les Muses orphelines*). Une compagnie avait fait le voyage : les Productions À Guichet Fermé, de Montréal (*Éric Satie, buveur d'absence* de Michel Forgues). *Hosanna* ainsi que la pièce qui nous concerne ont bénéficié d'une bonne fréquentation et de la visite de responsables culturels – ce qui devrait aider leur diffusion. Cette petite scène est devenue, le temps de ce festival, une formidable porte ouverte sur un imaginaire méconnu, et une deuxième édition serait à l'étude.

Aux hommes de bonne volonté

TEXTE DE JEAN-FRANÇOIS CARON. MISE EN SCÈNE :
JEAN-PIERRE GRYSON. AVEC ALINE BLONDEAU,
OLIVIER DAVID, LYLIAN JOLLIOT, LAURENT LEDERER,
SABINE PERNETTE ET ARNAUD STRAEBLER.
PRODUCTION DU THÉÂTRE IMPORT-EXPORT, PRÉSENTÉE
À L'AKTÉON THÉÂTRE DU 8 AU 25 MAI 2000.

Le Théâtre Import-Export présentait *Aux hommes de bonne volonté*, de Jean-François Caron, dans une lecture à la fois sobre et débridée, jouant magnifiquement des ruptures et des ressorts multiples du texte. Car il s'agissait avant tout d'entendre le texte, ce testament écrit par Jeannot, quinze ans, avant sa mort, du sida. Ce dernier lègue à ses proches les quelques objets dérisoires qui

constituent sa richesse, mais il les oblige surtout à une relecture – devant notaire et sans concession – de leur vie, de leur rancœur et de leurs désirs. Manquent le père et le grand frère, figures tutélaires d'un amour qui n'a su s'exprimer ; la mère arrivera par la suite, de retour d'un voyage *en pouce* en Malaisie, dont elle revient, semble-t-il, contagieuse.

L'espace est nu, délimité par les pendrillons noirs du théâtre. Des tabourets sont disposés tout autour du plateau, comme autour d'un ring. Un jeu de convention efficace fait de ces tabourets l'équivalent de coulisses permettant aux acteurs de s'effacer de l'action soit en s'asseyant simplement, soit en tournant le dos à la scène. Les acteurs lisent les didascalies, se présentent, finissent de se vêtir, avant que le notaire ne commence sa lecture, comme ils profiteront de pauses dans leur jeu pour boire comme entre deux rounds ; autant de moments où les acteurs s'extraient du jeu ou y replongent.

Le notaire, c'est *l'imgo* de Jeannot, image d'un spectre, nous dit l'étymologie latine : il est simultanément un notable lisant des notes et ce Jeannot s'exprimant d'outre-tombe, se tenant parfois à la limite de l'incarnation (mise en abyme du travail du comédien). De très ludiques ruptures l'amènent à interrompre sa lecture pour rouspéter contre ce

texte « écrit au son ». À la fin du spectacle, il retire sa cravate, et son jeu se fait soudain plus incarné, immédiat, appuyé sur des mots très lyriques d'un Jeannot prêchant la paix, le métissage et le brouhaha aux hommes de bonne volonté. Présence à la fois centrale et effacée, il n'est qu'un porte-voix, s'écartant avec pudeur par moments pour laisser la famille régler des points encore douloureux de son histoire, tout en apparaissant comme la véritable colonne de soutènement d'un édifice, familial, qui menace de s'écrouler – sa tenue physique, très raide, très digne, en opposition au jeu des proches, est en cela fort explicite. Progressivement, l'on oublierait presque que Jeannot est absent. La mère ne s'y retrouve d'ailleurs plus, pensant à un moment que son fils se trouve à l'intérieur du notaire : magnifique passage où elle demande, collée au ventre du notaire, si Jeannot *se trouve dedans*, lui demandant même de réagir par des coups à la manière spirite – elle se penche et lui parle comme l'on parlerait à un bébé dans le ventre de sa mère. Magnifique aussi, ce moment où Serge, le copain, l'amant, le double, image charnelle et sensuelle de Jeannot – à la fois catalyseur et arbitre de l'action – prend le relais de la narration : « Là, je vais conter un bout de l'histoire et Jeannot va se reposer. » Pour cela, c'est au notaire qu'il s'adresse, c'est le bras de ce dernier qu'il baisse, comme il baisserait celui de Jeannot, et c'est au livre (le texte du testament) qu'il parle.

Ce spectacle sensible ne se laisse pas aller aux complaisances sentimentales, mais redouble de ruptures, de joie et de violence pour mieux danser au-dessus de l'abîme [...]

Jeannot est effectivement étrangement présent par ce texte d'une grande vivacité dans l'expression orale et d'une grande lucidité en ce qui concerne les réactions des uns et des autres, qu'il avait totalement anticipées – véritable machine à dialogues, qui fait passer le mort pour vivant, niant totalement sa disparition. Ces doubles (le notaire et Serge), dans lesquels il s'incarne, assurent aussi une présence forte à cet être disparu.

Ce spectacle sensible ne se laisse pas aller aux complaisances sentimentales, mais redouble de ruptures, de joie et de violence pour mieux danser au-dessus de l'abîme ; abîme d'un désir blessé de vie, d'amour et de partage. C'est un désir trop grand, désir frustré, que Jeannot renvoie à la face de ses proches, ultime cri d'amour qui prend l'apparence d'un dernier règlement de comptes. L'amour le dispute à la haine – au fur et à mesure que l'on découvre l'histoire, généreuse et sombre, de Jeannot. La déclaration d'amour post-mortem de Serge à Jeannot achève, s'il en était besoin, de purifier les deux amants, en dépit et en raison de l'évocation de toutes leurs activités auto-destructrices. C'est bien en ce sens que Jean-Pierre Gryson fait le parallèle entre la trajectoire de Jeannot et une vision christique du rachat de l'humanité par le sacrifice du corps et de la vie ; c'est bien le corps sacrifié de Jeannot qui hante ce plateau où pourtant il n'apparaîtra jamais, mais qui demeure perceptible au travers du maintien raide (déjà sur la croix ?) du notaire et du torse dénudé de Serge, immobile, au centre du plateau, offrant, livrant, en même temps que son corps, ses derniers souvenirs.

Il y a quelque chose des amants de Vérone dans cette course frénétique vers l'amour et la mort, l'un exprimant le trop-plein de l'autre. Mais ici l'un des deux amants est resté – vivant, figure de l'autre disparu – près du tombeau, autour duquel la famille se déchire toujours avant une ultime, peut-être fragile, réconciliation. L'amour rejailit au contact de ce qui aurait pu être le journal de Roméo ou de Juliette. Un journal qui brûlerait tous ses lecteurs et qui aurait la fulgurance d'une comète, étoile dont l'on ne peut saisir que la traînée de flammes. **J**